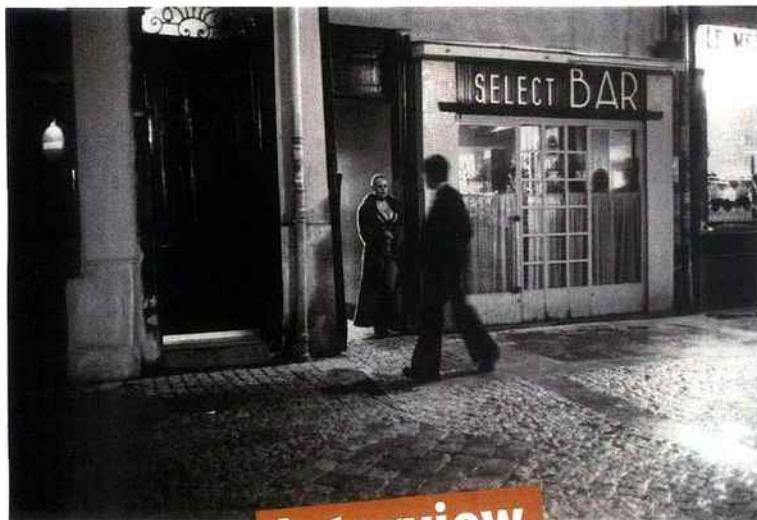


EXPO événement



Interview

Jane Evelyn Atwood à la MEP

La nuit et les murs

Pour son premier sujet, réalisé avec l'appareil qu'elle apprivoise en autodidacte, Jane Evelyn Atwood vise haut : en 1975, la prostitution du quartier des Halles constitue un des derniers mystères de Paris, nocturne et dangereux. Les images sont fortes, absolument inédites et feront quelques années plus tard un livre qui se perdra en Allemagne. La carrière de Jane Evelyn Atwood se développe sur ce territoire de l'inconnu, du marginal, et par suite de tout ce qui exclut. En 1980, la première bourse de la Fondation W. Eugene Smith lui permet de construire un travail sensible sur les jeunes aveugles, qu'elle photographie sans la distance de la pitié, pour ouvrir nos yeux de voyants sur ce qui s'appelle toujours la vie. Le long accompagnement jusqu'à la mort d'un jeune homme atteint du sida confirme à la fin des années 1980 la volonté de Jane Evelyn Atwood d'amener les spectateurs de ses images vers le malheur absolu qu'on évite commu-

nément et dans lequel s'insinue une connivence autrement précieuse que la compassion ordinaire. Ainsi s'installe une narration servie par une vision aiguë et juste des choses, qui se retrouve dans la visite longue d'une décadence de l'univers des prisons de femmes en divers pays du monde, comme dans l'espace de misère de sans-abris rencontrés en situation de détresse ou dans le témoignage abrupt sur les mines anti-personnel qui, les conflits achevés, piègent et mutilent leurs victimes civiles. Plusieurs livres accompagnent l'œuvre de Jane Evelyn Atwood dont la Maison européenne de la photographie présente une ample sélection de près de deux cents images, jusqu'à son récent travail en couleur sur Haïti. Dans le même temps, la galerie in Camera fait un retour sur le travail initial de la prostitution, objet d'un nouvel ouvrage enrichi d'inédits. Rencontre avec une signature intransigeante du photojournalisme.

Ci-dessus –
La Rue des
Lombards, Paris,
1976-1977
© Jane Evelyn
Atwood

L'exposition à la galerie in Camera de votre tout premier reportage sur les prostituées est contemporaine de votre rétrospective à la MEP. Comment percevez-vous ce raccourci ?

Jane Evelyn Atwood - J'ai eu en 2005 une sorte de petite rétrospective à la Leica Gallery de New York, c'était un peu comme dans le Photopoché, soixante-dix photos mélangées de sujets divers, ce qui était intéressant pour un endroit assez restreint. À la MEP, j'ai beaucoup d'espace et j'ai pensé plus pertinent de montrer séparément plusieurs sujets pour décrire mon parcours mais aussi pour expliquer comment j'ai réalisé ces sujets. Tout n'y est pas, mais il y a une section "divers" avec des portraits et des paysages. Je n'ai pas voulu une scénographie extravagante, sinon parfois un très grand tirage. Je suis restée dans la solennité de ce bel endroit. Ce retour sur la prostitution est très intéressant. En revoyant ces photos, je me demande comment j'ai pu les faire, car je n'oserais pas aujourd'hui mettre les pieds dans un bordel ! J'avais cette volonté de photographier la prostitution de l'intérieur, mais cela m'effrayait. C'est Leonard Freed qui m'a poussé à le faire.

Quel accueil avait reçu ce travail qui forçait l'enceinte des chambres d'hôtel ?

Je voulais faire un livre et sur le conseil d'Alécio de Andrade qui était alors chez Magnum, je suis allée voir Robert Delpire qui a su me dire que personne ne publierait ce travail en France. Il m'a dirigée vers l'éditeur suisse Allan Porter qui a refusé le projet. Je suis allée aux États-Unis rencontrer plusieurs éditeurs, ma boîte de photos sous le bras. Finalement j'ai eu un contrat chez Harper & Row. Une fois rentrée à Paris, on m'a prévenue que le grand patron qui n'avait pas participé à la décision venait de casser le contrat. J'ai recouru pour la première fois de ma vie à un avocat, j'ai eu gain de cause et j'ai pu me payer mon deuxième Leica, d'occasion naturellement. Depuis ce moment, je suis accompagnée par les avocats et je les adore ! Pour finir, l'affaire s'est faite avec Mahnert Lueg, un petit éditeur allemand qui a malheureusement été racheté par une grosse société. Le livre a dis-

paru avant que j'aie touché les moindres royalties et c'est encore un avocat qui m'a permis de récupérer pas mal d'argent.

Comment vivez-vous cette expérience d'une réédition de votre premier sujet ?

Je pense que je suis meilleure photographe aujourd'hui, mais en même temps, il y a quelque chose de très frais dans un premier travail, on n'est pas déformé par un bagage qu'on a derrière soi. Quand j'ai su que Xavier Barral allait rééditer ce sujet, j'étais très contente parce que je le considère comme un génie de l'édition. J'ai refait toutes mes planches contact et j'ai trouvé trente-trois photos que je n'avais pas utilisées dans le premier livre, soit par pudeur vis-à-vis de clients, soit parce qu'elles étaient floues et que je les considérais ratées, alors qu'aujourd'hui c'est tendance. Le livre comportera dix-neuf photos totalement inédites.

Vous avez longtemps travaillé en noir et blanc. Qu'est-ce qui vous a inspiré par trois fois de faire un détour par la couleur, avec l'agonie de Jean-Louis, malade du sida, les légionnaires et votre séjour en Haïti ?

Il y a toujours une raison précise à ce choix. Pour le sida, je voulais que le sujet soit publié et que personne ne le refuse au prétexte qu'il n'était pas en couleur. Je l'ai donc fait en couleur, et Paris Match me l'a acheté. Mais il a été publié en noir et blanc, ce qui était finalement un bon choix éditorial car le reste du numéro était profondément tragique, notamment avec l'affaire Grégory. Le sujet sur Jean-Louis a été très sobrement présenté, ce qui correspondait à ce que je voulais : informer sur les conditions de vie imposées par une maladie qu'on ne connaissait pas. Les légionnaires, c'était un simple impératif documentaire, contrairement au travail sur Haïti où il s'agissait d'une vraie recherche sur la couleur, j'ai voulu aussi m'amuser avec les ombres et les contrastes.

Avec le recul, lequel de vos travaux vous a demandé la plus forte implication ?

C'est très difficile à dire. Je dirais qu'il n'y avait rien de plus triste que le reportage sur Jean-Louis : c'est terrible de voir un reportage s'arrêter avec la mort d'une personne qu'on a photographiée

- Jane Evelyn Atwood. Photographies 1976-2010. Maison européenne de la photographie, 5/7 rue de Fourcy, Paris 4^e. Jusqu'au 25 septembre.
- Jane Evelyn Atwood. Rue des Lombards. Galerie in Camera, 21 rue Las Cases, Paris 7^e. Jusqu'au 31 juillet.
- Jane Evelyn Atwood. Rue des Lombards. 176 pages, 21,5 x 31 cm, éditions Xavier Barral, 39 euros TTC.

11 RUE DES LAVOIRS
86100 SENILLE - 05 49 85 49 85

jour après jour. Pour les prisons, la durée qui était nécessaire à la concentration a fini par être très lourde à vivre, il n'y a rien qu'on puisse comparer à cela. J'étais enragée et c'est ce qui m'a donné l'énergie de continuer. Il y a aussi une très forte excitation à savoir qu'on va vers quelque chose qui existe et qu'on sera le premier à montrer, comme une île qu'on découvre. C'est cela, le moteur, une stimulation très saine.

Ces sujets humainement difficiles sont aussi remplis d'obstacles en tout genre, financiers, administratifs ou politiques. Était-ce un défi que vous vous imposiez de relever ou bien la garantie que vous seriez seule à les traiter ?

La motivation ne tient pas à cette exclusivité, mais à la curiosité. Je suis fascinée par les drames humains et par l'exclusion. Comment les gens gèrent leur vie, comment ils résistent à ce qui leur arrive, qu'ils soient malades ou enfermés. On me classe parfois comme une militante, ce que je ne suis pas foncièrement. Je le suis quand je me bats contre le manque d'information sur certains sujets, comme les conditions de détention, le sida des premières années, les mines antipersonnel qui sont toujours d'actualité.

Pouvez-vous évaluer l'incidence que peut avoir votre travail sur l'évolution de ce que vous dénoncez ?

Je ne peux pas connaître objectivement l'effet de mes photos sur la misère. Mais tous les gens que j'ai photographiés dans leur détresse m'ont remerciée, ce qui me comble. Je peux tout de même dire qu'à ma connaissance, je suis la seule photographe à avoir fait la photo d'une femme accouchant en prison en étant menottée. L'image a été utilisée par Amnesty International pendant une campagne qui a duré trois ans et qui a abouti à l'interdiction de cette procédure dans six états des États-Unis. En France, la question fait débat, on a toujours nié cette pratique, malgré quelques témoignages, mais un texte de loi est à l'étude pour l'interdire formellement. La photo reste toujours une preuve de la vérité, c'est pourquoi on doit être vigilant sur la manipulation des images.

À droite –
Les Gonaïves, Haïti, 2005
© Jane Evelyn Atwood

Ci-dessous –
Maison d'arrêt de femmes, Dijon,
1991 © Jane Evelyn Atwood

Comment parvenez-vous à contourner tout ce qui entrave aujourd'hui le métier d'informer, comme le droit à l'image ou l'inaccessibilité à l'événement ?

Je rencontre ces difficultés comme tout le monde mais je n'aime pas qu'on dise qu'il était plus facile de photographier à l'époque où j'ai commencé. C'était simplement différent. On me demande même parfois si certaines de mes images sont des mises en scène, ce qui me vexa parce que je n'en ai jamais fait de ma vie. C'est toujours difficile de faire quelque chose de bien, il faut vouloir mettre le temps et l'énergie nécessaires.

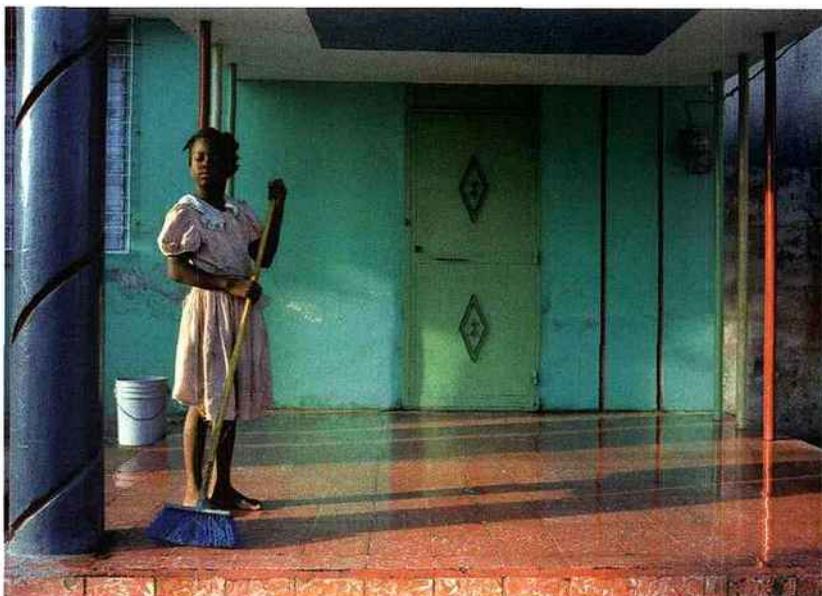
Dans l'état de crise où se trouve le photojournalisme, comment parvenez-vous à faire votre métier en préservant votre liberté de choix de sujets ?

Les prix et les bourses m'ont beaucoup aidée, je n'en ai pas eu depuis longtemps, parce que tout est destiné aux "moins trente"! Jusqu'ici j'ai trouvé des aides financières qui ont pris le relais de projets que j'ai initiés moi-même. Pour Haïti, c'était différent. J'y avais fait un premier travail à l'instigation d'une ONG qui souhaitait envoyer des femmes photographes – j'ai horreur de cette étiquette – en divers endroits du monde. J'avais choisi Haïti dont j'étais très curieuse et j'avais le désir d'y faire un vrai sujet. J'ai été agréablement surprise que Paris Match accepte de le financer.

Y a-t-il un sujet qui vous préoccupe et que vous n'avez encore pas réussi à traiter ?

Il y en a un, mais je ne peux pas dire lequel pour le moment. De toute façon, je ne peux pas traiter tout ce qui est grave dans le monde et, avec le temps, j'ai de moins en moins envie de continuer, non par lassitude mais parce que je sais ce que je vais trouver. Je suis de plus en plus attirée par les espaces, les lieux déserts, sans personne. Ce ne sont pas des paysages, mais des cadrages qui excluent l'être humain.

Propos recueillis par Hervé Le Goff



"C'est difficile de faire quelque chose de bien, il faut vouloir mettre le temps et l'énergie nécessaires"

